

الخنثى

رفيق شيخاني

اقارن بين نص رسالة تمتدح مخاطبها ونص يفضل ملذات الحياة البسيطة على عشرة العظماء. يتوقع القارئ أن يكون الأول بقلم رجل يجرؤ على مثل هذا الكلام، فيما يكون الثاني بقلم امرأة، وإذا العكس هو الصحيح. في الواقع، إن الاسلوب هو الذي يميز الرجل والمرأة على السواء. فالموضوعات مشتركة بين الجميع، وما يميز الكاتب / الكاتبة إنما هو الطريقة التي بها يعبر عن الموضوع. وبذلك ينطبع الموضوع بشخصية الأديب، لا بجنسه. فأنا لا أرى كتابة نسائية تقابلها كتابة ذكورية؛ هناك رجل أو امرأة منحتهما الطبيعة حساسية مرهفة ويعبر كل منهما، بطريقته الخاصة، عما يشغل كلاً منا. وهذه الحساسية المرهفة تجعل من الكاتب / الكاتبة خنثى غريبة: هذا ما اعترف به شاتوبريان، وعاشه رامبو وكوليت. وقد نجح فلوبير، أكثر من أية أديبة، في تصوير قلب المرأة التي تغمصها في « مدام بوفاري ». ولذلك لم يحل إلى اليوم لغز من كتب « رسائل الراهبة البرتغالية »: هل كتبها رجل أم امرأة؟

L'ANDROGYNE

Rafic CHIKHANI*

Y a-t-il une écriture féminine ? Telle est la question posée ; est-ce une boutade ? Une devinette ? Un défi ?

Cette question, je vous la retourne, comme un défi ; lisez :

« [...] vos lettres sont agréables comme vous ; on les lit avec un plaisir qui se répand partout [...] une amitié si bien conditionnée ne craint point les injures du temps. Il nous paraît que ce temps, qui fait tant de mal en passant sur la tête des autres, ne vous en fait aucun. »

« Je sais bien qu'il eût été plus doux de continuer notre petite vie douce et sybarite, de jouer de temps en temps la comédie dans mon grenier, de jouir de votre société charmante. Je sens mon tort, mon cher et respectable ami ; [...]. Un héros, un grand homme a beau faire, il ne remplace point un ami. »

Avouons qu'il est difficile de cerner avec certitude l'auteur de chaque lettre : ont-elles été écrites par deux écrivains ? Sont-elles l'œuvre de deux « écrivaines », terme mis à la mode par le mouvement féministe des années soixante, mais non encore admis par l'Académie ? Sont-elles rédigées par deux auteurs de sexe différent ?

* Docteur ès Lettres et professeur à l'Université libanaise ; membre de la Société des Gens de Lettres de France.

Si nous faisons la part de l'évolution du langage, si l'on oublie, par exemple, que l'expression « notre vie douce et sybarite » est plus dans l'esprit du Siècle des Philosophes, de ceux qui recherchent le bonheur et la jouissance terrestres et non dans la sobriété figée des Classiques limités par leur devoir d'instruire, nous devons avouer notre impuissance ; nous ne sommes pas capables de dire si les textes cités sont écrits par un homme ou par une femme.

Le premier passage est de Madame de Sévigné¹, le second est de Voltaire². On ne s'attendait pas de la femme de lettres qu'elle complimentât son correspondant, comme l'aurait fait tout homme galant, lui assurant qu'il écrit des lettres aussi agréables que lui. On n'attendait pas non plus de Voltaire, le sybarite mondain, cette délicatesse toute féminine qui le pousse à préférer les plaisirs simples aux grands hommes qui le reçoivent.

Le style c'est de l'homme même, le style c'est de la femme même. Il y a un style Simone de Beauvoir, il y a un style Ghada as-Samman, comme il y a le style flaubertien ou proustien. Ce qui fait l'écrivain (e), c'est le style ; le sujet est un bien commun, l'originalité est dans la manière de traiter ce sujet. La matière prend son sens dans une manière qui est la marque de l'auteur. La marque de sa personnalité; non celle de son sexe.

Il est cependant vrai que les préoccupations quotidiennes reflètent les inquiétudes profondes de celui qui écrit.

Certains pensent que dans ce domaine, les femmes de lettres s'intéressent à l'enfance, à la famille, à l'amour ; elles répondent ainsi à l'attente et aux exigences de leurs lectrices ; elles réussissent peut-être mieux dans ce qu'il est convenu d'appeler les romans à l'eau de rose : Barbara Cartland est un des auteurs les plus lus au monde; ses romans sont surtout appréciés par un public féminin, plus engoué de lecture que ne l'est la gent masculine.

Littérature éphémère qui s'étiolera avec le temps, mais ces préoc-

L'androgynie

cupations, si naïves soient-elles, imprègnent l'œuvre ; elles s'adressent à une catégorie de lecteurs sevrés de rêves, elles les nourrissent de chimères et les bercent d'illusions, elles leur font prendre les clichés pour une écriture originale. Il va sans dire que le chef-d'œuvre est autre, il réussit à crever l'époque, il relève naturellement la tête pour fixer l'œuvre dans l'éternité. Nous pensons, entre autres, à *Autant en emporte le vent*, le beau roman de Margaret Mitchell qui s'est imposé non seulement parce qu'il a passé la rampe de l'écran, mais parce qu'il allie un style simple, suggestif aux thèmes éternels de l'amour et de la guerre.

On aurait tort de croire que le quotidien et le lyrisme sont uniquement œuvre de femmes et qu'ils sont vains. Les préoccupations quotidiennes poussent au dépassement de soi, à une sorte de communion de l'auteur et du lecteur. Hugo lyrique crie à celui qui le lit : « Quand je vous parle de moi je vous parle de vous.³ » Il est semblable à ceux à qui il s'adresse, un être humain qui sent, qui doute, qui pleure ; ses ouvrages sont les mémoires de son âme⁴, mais ils sont aussi les mémoires de toutes les âmes. Ce qui le distingue, c'est qu'il est l'écho sonore qui rapporte ce que tout un chacun ressent sans qu'il soit capable de le dire ; ce qui fait son talent, c'est ce style qui lui est propre.

Peu importe donc le sexe de l'écrivain ; il n'y a pas, à notre sens, d'écriture masculine qui s'oppose à l'écriture féminine ; il y a un homme ou une femme qui sont doués de sensibilité et qui expriment, à leur manière, les préoccupations de chacun. Il y a cet être humain qui ne s'enferme pas dans les limites étroites du sexe.

Cette grande sensibilité fait cependant de l'écrivain (e) un androgynie bizarre : Chateaubriand l'avoue, Rimbaud et Colette la vivent. Flaubert réussit, mieux que toute femme de lettres, à peindre le cœur féminin quand il s'incarne dans son héroïne jusqu'à ressentir les symptômes qu'elle ressent et éprouver la crise de nerfs qui la terrasse. Observons la peinture du cœur féminin qui s'actualise dans ce style si

travaillé qu'il lui fallait abattre une forêt pour pouvoir en tirer une boîte d'allumettes : « L'amour peu à peu s'éteignit par l'absence, le regret s'étouffa sous l'habitude ; et cette lueur d'incendie qui empourprait son ciel pâle se couvrit de plus d'ombre et s'effaça par degrés. Dans l'assoupissement de sa conscience, elle prit même les répugnances du mari pour des aspirations vers l'amant, les brûlures de la haine pour des réchauffements de la tendresse [...]»⁵ »

Je termine par là où j'aurais dû, peut-être, commencer : l'énigme que pose la paternité des *Lettres de la religieuse portugaise*. Qui en est l'auteur ? Un homme, une femme ? La religieuse ou Guilleragues ou encore quelqu'un d'autre ? Qui a pu écrire ces mots : « Considère, mon amour, jusqu'à quel excès tu as manqué de prévoyance. Ah ! malheureux ! tu as été trahi, et tu m'as trahie par des espérances trompeuses.⁶ » ? Ces mots sont à la base de polémiques violentes et passionnées.

Bon nombre d'éminents professeurs, notamment MM. Deloffre et Rougeot⁷, et à leur suite G. Duby et A. Adam, attribuent la paternité de l'ouvrage à Guilleragues. Leur méthode est simple et efficace (?): ils ont rapproché des quelques écrits connus de ce Vicomte les *Lettres*, et ont découvert dans leur inventaire analytique, malgré la divergence des sujets, une similitude de style. Ceux qui adoptent la position contraire et qui attribuent ce chef-d'œuvre à une religieuse soutiennent que les mêmes expressions se retrouvent aussi chez Racine ; de plus, le Vicomte, l'auteur présumé, dont parle Saint-Simon dans ses *Mémoires*, aimait s'afficher, vantait ses moindres écrits et n'a jamais réclamé la paternité des *Lettres*. Dans son ouvrage *De l'Amour*, Stendhal qui ne doute pas de l'authenticité des *Lettres* cite la passion de la Religieuse comme exemple de l'amour-passion dans la première page de l'œuvre⁸. « Il faut aimer comme la Religieuse portugaise, écrit-il, et avec cette âme de feu dont elle nous a laissé une si vive empreinte dans ses lettres immortelles. »

L'androgynie

Rousseau ayant adopté une position différente et oubliant que *La Princesse de Clèves* de Madame de la Fayette est un chef-d'œuvre écrivait : « Les femmes, en général, n'aimaient aucun art, ne se connaissent à aucun, et n'ont aucun génie, [...] ce feu céleste qui échauffe et embrase l'âme, ce génie qui consume et dévore, cette brûlante éloquence, ces transports sublimes qui portent leurs ravissements jusqu'au fond des cœurs, manqueront toujours aux écrits des femmes : ils sont tous froids et jolis comme elles [...] Je parierais tout au monde que les *Lettres portugaises* ont été écrites par un homme.⁹ »

Que faut-il en penser ? Relisez les *Lettres* et voyez si vous êtes capables de trancher. Ceux qui ne reconnaissent à la femme aucune compétence ont déjà répondu. Qu'en pensez-vous Mesdames ?

Pour moi, ces *Lettres* sont une œuvre passionnée, passionnante qu'il faut goûter.

1. *Lettres*, à M. de Coulanges, 26 avril 1695.

2. *Correspondances*, à M. le Comte d'Argental, 9 janvier 1751.

3. *Contemplations*, Préface.

4. *Id.*

5. Madame Bovary, livre 2, chap. 7.

6. *Les Lettres de la Religieuse portugaise*, livre de poche, n° 5187, p. 9.

7. M. Jean Rougeot a été professeur au Liban dans les années soixante.

8. Ed. Cercle du Bibliophile, p. 13.

9. *Lettre à D'Alembert sur les spectacles*.